



HAL
open science

Normalisation orthographique du judéo-espagnol

Marie-Christine Bornes-Varol

► **To cite this version:**

Marie-Christine Bornes-Varol. Normalisation orthographique du judéo-espagnol. Caubet D.; Sibille J.; Chaker S. Codification des langues de France, L'Harmattan, pp.383-404, 2002. hal-02139813

HAL Id: hal-02139813

<https://inalco.hal.science/hal-02139813>

Submitted on 25 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Normalisation orthographique du judéo-espagnol

1. Définition du judéo-espagnol et limites de cette étude

Le terme de judéo-espagnol, général et commode, recouvre des réalités linguistiques très différentes, ce qui n'est pas sans conséquence pour l'histoire de sa graphie.

1.1. Le judéo-espagnol de l'Espagne préexilique.

Pour certains linguistes Revah (1970) puis Sephiha (1979), on ne peut parler de judéo-espagnol qu'à partir de 1620 à peu près, c'est-à-dire lorsque l'espagnol parlé par les Juifs de l'Empire ottoman se distingue suffisamment de celui de l'Espagne de la même époque. Ainsi, considèrent-ils que l'ouvrage de Moshe Almosnino, *Crónica de los Reyes otomanos* publié en 1564 à Salonique, en caractères hébreux, n'est pas écrit en judéo-espagnol, mais en espagnol. Pilar Romeu Ferré (1998) qui a romanisé et édité cette œuvre, l'a transcrite selon le système castillan actuel corrigé par des signes diacritiques selon le système mis au point par Iacob Hassán (cf. *infra*) (1978 : 149-150), extrêmement complexe si l'on considère qu'un même signe c peut être affecté, outre la cédille, par les signes ` , ´ , ^ , ˇ , ˆ ; et que le son [ʃ] peut être noté par six graphèmes différents.

Pour d'autres chercheurs, on doit considérer comme « judéo-espagnol » toute variété d'espagnol écrite ou parlée par des Juifs y compris en Espagne au Moyen-Age, c'est à dire ce qu'il est commodément convenu d'appeler Sefarad I¹. Cette position discutée par S. Marcus (1962) est notamment celle de Paul Wexler (1977) ou de Yom Tov Assis (1999). Les deux propositions sont des positions de principe, largement argumentées l'une comme l'autre. Elles renvoient à des partis pris de transcription différents. Les textes en Sefarad I étaient le plus couramment écrits en *aljamía hebrea*, c'est à dire en caractères hébreux, ce qui assure une continuité graphique entre Sefarad I et II, et une légitimité aux démarches actuelles conservant la graphie hébraïque. Mais on trouve également ces textes écrits en caractères latins, particulièrement les textes profanes, écrits par des Juifs pour des Chrétiens. Il existe ainsi plusieurs manuscrits des *Proverbios morales* de Sem Tob de Carrión, en caractères latins et en caractères hébreux (P. Díaz-Mas & C. Mota, 1998). Une version en caractères latins, orthographiée selon l'usage espagnol de l'époque, du livre de Moshe Almosnino, a été publiée à Madrid, en 1638, par Iacov Cansino, sous le titre de *Grandezas y extremos de Constantinopla*.

1.2. Ladino et (judéo)-espagnol. Le problème de la définition du judéo-espagnol se pose en diachronie mais aussi en synchronie. En effet, que ce soit en Sefarad I, II ou III, le terme judéo-espagnol recouvre deux modalités linguistiques très différentes quelles que soient les zones géographiques concernées. D'une part la langue-calque des traductions bibliques et des textes

¹ Cette dénomination commode consiste à distinguer les étapes de la diaspora judéo-espagnole en Sefarad I, la présence juive dans la Péninsule ibérique jusqu'à l'Expulsion de 1492 ; Sefarad II l'établissement des communautés hors d'Espagne après l'Expulsion, notamment dans l'Empire ottoman ; et Sefarad III, les mouvements de population du XIX^e et XX^e siècle qui amènent à la dispersion actuelle de la communauté (Amérique, Europe, état d'Israël, entre autres).

religieux en hébraïco-araméen, de l'autre la langue -ou la variété de langue- parlée couramment par les Juifs. La langue-calque, que Haïm-Vidal Sephiha dénomme *ladino*, suit l'ordre syntaxique et les particularités morphologiques de l'hébreu mais le lexique en est espagnol. Ce *ladino* est resté relativement stable, les premières attestations écrites remontant au XII^e, XIII^e siècle. La traduction du *Pentateuque de Constantinople* (1547), en caractères hébreux, et la *Bible de Ferrare* (1553) en caractères latins, sont tous deux en *ladino* (H.-V. Sephiha, 1973). Lorsqu'il a décidé d'éditer le texte du *Pentateuque de Constantinople*, Moshe Lazar a dû choisir entre une translittération ou une restitution du texte en (judéo)-espagnol (ou *ladino*) moderne ou classique. Lors d'un congrès sur la notation du judéo-espagnol (en 1987), il s'est prononcé en faveur d'un système de transcription (et non de translittération), le plus proche possible des usages graphiques espagnols de l'époque de rédaction du document (Zucker, 1993). Évidemment ce choix détermine la nature du lectorat, ici forcément hispanophone et de préférence très cultivé. Les éditeurs de la *haggadah* de Pâque se sont trouvés confrontés, au cours des siècles, au même problème. En effet, si le texte de la sortie d'Égypte et de son commentaire est stable, la compétence linguistique du public a varié dans le temps. De la même façon, lorsque Nisim Behar transcrit la traduction en *ladino* des *Pirke Avoth*, en Turquie, en 1960, il choisit l'alphabet latin qui sert à noter le turc, même si d'autres transcriptions plus anciennes préexistent, ainsi que des éditions en caractères hébreux. Il ne s'adresse pas à un lecteur cultivé mais à l'ensemble des Judéo-Espagnols.

1.3. Les zones géographiques.

Le terme judéo-espagnol, même si on ne l'applique qu'à Sefarad II, concerne des réalités encore très différentes. La dispersion des Juifs après l'Expulsion (H. Méchoulan, 1992) a donné lieu à des usages divergents. On distingue en effet tout d'abord le judéo-espagnol d'Occident de celui d'Orient et, dans le second cas, le judéo-espagnol de l'Empire ottoman de celui d'Afrique du Nord.

1.3.1. Le (judéo)-espagnol d'Occident est écrit en caractères latins. C'est celui des œuvres des Marranes d'Amsterdam retournant au judaïsme, de ceux d'Anvers, de ceux de Bayonne et Bordeaux, de ceux d'Angleterre et de Hambourg. Conservant souvent des liens avec l'Espagne et le Portugal, jusqu'au XVIII^e siècle, ils écrivent un espagnol qui n'est pas essentiellement différent de celui de l'Espagne. Lorsqu'elle publie une anthologie de ces textes, imprimés à Amsterdam entre 1492 et 1700, María del Carmen Artigas opte pour une « modernisation nuancée », qui tient compte des particularités de la langue de l'époque (1997 : 9). Les solutions graphiques qu'elle adopte sont, ici encore, hispano-centrées, de façon justifiée, compte tenu de la proximité des états de langue. En effet, que l'on considère ou non avoir affaire à du judéo-espagnol, il s'agit de textes anciens.

1.3.2. Le judéo-espagnol d'Orient s'est développé indépendamment de l'Espagne, sans rapport avec elle dans un premier temps², mais en contact avec des langues coterritoriales et communautaires très

² Si l'on excepte l'apport marginal des Marranes retournant au judaïsme et fuyant l'Inquisition qui continuaient de s'établir dans l'Empire ottoman bien après l'Expulsion.

différentes selon les zones d'établissement, très éloignées et n'appartenant pas à la même entité politique.

1.3.3. Le judéo-espagnol d'Afrique du Nord, qui était parlé principalement au Maroc, est souvent dénommé *haketiya*. En contact avec l'arabe des populations maghrébines et des autres communautés juives, il en a adopté de nombreux traits phonétiques, morphologiques, lexicaux. Il n'a malheureusement pas produit de corpus écrits qui permettent d'en conserver les étapes et d'en apprécier l'évolution (S. Levy, 1992 ; A. Bendayan, 1995). A partir du XIX^e siècle, la présence espagnole au Maroc l'a réhispanisé, introduisant par exemple *la jota* [X] dans les termes de source espagnole, et, peu à peu, l'espagnol a eu raison de la pratique de la langue traditionnelle, qui a fini par disparaître³. Elle ne survit que dans des corpus oraux de contes et récits, de ballades et de proverbes, et dans quelques usages particuliers de l'espagnol : particularités lexicales, marquage phonétique particulier, voire une simple intonation (L. Amsellem, 1990). José Benoliel a eu recours pour la noter dans son ouvrage à un alphabet latin (1977 : 34-35). Les ouvrages traitant de la *Haketiya* sont en caractères latins et s'appuient généralement sur les conventions graphiques mises au point par J. Benoliel (1977).

1.3.4. L'ex-Empire ottoman

1.3.4.1. Le judéo-espagnol écrit et parlé dans l'ex-Empire ottoman depuis l'Expulsion jusqu'à aujourd'hui, s'étendait sur un vaste territoire autour de la Méditerranée, de la Yougoslavie à l'Égypte et la Palestine. L'espagnol des expulsés puis le judéo-espagnol (après 1620, cf. *supra*) y étaient en contact important et durable avec le turc, langue de l'Empire, et le grec des communautés juives romaniotes et des populations grecques, ainsi qu'avec d'autres langues balkaniques. A partir de 1860, l'Alliance israélite universelle fonda, dans toutes ces communautés, des écoles qui diffusèrent l'usage du français, ce qui influença le judéo-espagnol. Il n'y a pas eu de réhispanisation véritable, malgré les tentatives de certains écrivains judéo-espagnols, depuis la fin du XIX^e, date du rétablissement des contacts avec l'Espagne, jusqu'à aujourd'hui. L'usage naturel de la langue, en famille, s'est maintenu et il n'a toujours pas disparu (M. Altabev, 1999), bien que l'on proclame son agonie depuis maintenant plus de cent trente ans (A. Rodrigue, 1989 ; H.-V. Sephiha, 1979 ; T. K. Harris, 1994). On peut même dire que sa situation s'est améliorée ces vingt dernières années, si l'on en juge par la multiplication des publications à travers le monde, et le succès des fêtes et rassemblements communautaires autour de cette langue.

2.1. Les textes imprimés

On dispose d'un corpus écrit très important. Toutes les grandes villes étaient des centres d'édition, les deux principaux étant Salonique et Constantinople. Parlé sur un si vaste espace, ce judéo-espagnol appelé par les Juifs *djidyó*, *djudyó*, *djudezmo*, ou *espanyol* et par les Turcs *yahudice* ou *musevice* avait des caractéristiques dialectales prononcées, que la circulation des écrits et des

personnes tendait à normaliser. La graphie hébraïque utilisée pour le noter permettait notamment de ne pas tenir compte de la fermeture des voyelles à Sarajevo, ou de leur ouverture en Turquie. Les caractères hébreux carrés étaient quelquefois employés, mais principalement pour les titres, le choix se portant majoritairement sur les caractères hébreux dits « rachi », plus minces et compacts. La cursive utilisée était celle dite orientale ou *solitreo*. A partir du XIX^e siècle, le démembrement de l'Empire, la montée des nationalismes et l'accession à l'indépendance des différents territoires, en mettant l'accent sur la pratique des langues nationales, affecta aussi la graphie : on dispose ainsi de textes judéo-espagnols en caractères grecs, en caractères cyrilliques, en caractères arabes (ottomans), mais cela ne représente que des exemples marginaux. Dans un article publié en 1894, dans la *Revue Hispanique*, R. Fouché-Delbosc donnait les règles et les exemples de la « transcription hispano-hébraïque essentiellement phonétique », qu'il jugeait très adaptée à la notation du judéo-espagnol.

L'usage du français a par ailleurs influencé la graphie du judéo-espagnol dans la mesure où les élèves des écoles apprenaient à lire et écrire dans cette langue après 1860. Cependant, on trouve des abécédaires en caractères « rachi », donnant des équivalents latins, jusqu'à 1923 à Istanbul (Sepiha, 1977 : 20); plus tard encore à Salonique. Il était courant d'acquérir plusieurs graphies : M. Marko, par exemple, l'un de mes interlocuteurs né en 1893 et qui n'avait pas fait beaucoup d'études, lisait et écrivait indifféremment en caractères hébreux, en caractères arabes (ottoman) et en caractères latins. Les dames très âgées de la communauté connaissent en général l'écriture en *solitreo* et l'écriture latine.

Les graphies franco-centrées et les graphies hispano-convergentes se rencontrent chez certains auteurs aujourd'hui : S. Becerano, éditorialiste du journal *Şalom* d'Istanbul, ajoute ainsi les *h* muets initiaux de la graphie espagnole à *hijo*, *hoja*, *hora*, de façon non systématique. Le recueil de poèmes de Rita Gabbai-Simantov, intitulé *Quinientos años despues*, publié en 1992 en Grèce, recourt à une graphie française où le digraphe **ou** note le son [u]. Quant à Marcel Cohen, dans *Lettre à Antonio Saura*, édition bilingue (1997), il recourt à un système anarchique passant des conventions graphiques de l'espagnol, à celles du français et du turc.

2.2. L'écriture manuscrite

Dans la correspondance privée, on recourait à des systèmes mixtes à base française qui rejoignaient en partie les règles prévalant dans les langues romanes (notation de [k] par *c* ou *qu*). Ceux qui apprenaient l'espagnol recouraient à la graphie espagnole des termes de même origine, comme cela se fait à l'heure actuelle chez certains auteurs. D'autres, connaissant l'italien, introduisaient des normes graphiques italiennes. Mais la langue judéo-espagnole n'étant pas enseignée dans les écoles, au-delà de l'apprentissage de la lecture, ils se débrouillaient, en général, avec des éléments divers, sans systématique : on en voit des effets dans la correspondance judéo-espagnole de la fin du XIX^e siècle comme dans celle des années 80 (cf. exemple n°1a).

³ « Depuis longtemps déjà le judéo-espagnol du Maroc, connu communément sous le nom de *haketia*, a cessé de

Parallèlement à ces usages, le recours au *solitreo* s'est maintenu, chez les gens âgés notamment, en Turquie comme en France. Il avait de plus l'avantage, pendant la dernière guerre, d'être un code cryptique efficace (cf. exemple n°1bc). Ce système est à l'heure actuelle totalement abandonné, y compris en Israël (cf. *infra*).

3.1. Après 1923, la République turque réforma le système graphique du turc, fondé sur l'alphabet arabe. Un alphabet latin adapté au système phonologique du turc, et ne tenant pas compte des graphies arabes des termes empruntés fut établi, puis rendu obligatoire dans l'enseignement, à partir de 1928. Désormais les Judéo-Espagnols de Turquie apprennent à lire en caractères latins. Comme nous l'écrivions en 1987 (M.-C. Bornes-Varol & G.-M. Lizoir : 13), si les journaux grecs et arméniens d'Istanbul conservent alors leurs alphabets, les Judéo-Espagnols, imprégnés de culture française, penchent pour les caractères latins. Le souci de se conformer à l'usage dominant turc a dû également jouer un rôle. Peu à peu, l'alphabet latin du turc note le judéo-espagnol dans la presse communautaire et remplace l'alphabet hébreu. Il est tout à fait adapté à la phonologie judéo-espagnole. La rupture se situe autour des années 30 à 40. En 1937, *La Boz de Oriente* publie des pages en turc (caractères latins), des pages en judéo-espagnol (caractères hébreux et caractères latins) et des annonces en français. (cf. reproduction *La Boz de Oriente*). En 1940 l'importante presse de Salonique est en caractères hébreux « rachi », cependant que les caractères latins dominent à Istanbul et Izmir. L'extermination de la Communauté de Grèce, entièrement déportée en 1942, mit fin à la présence judéo-espagnole en Grèce. Les publications disparurent, et, partant, les derniers usages des caractères hébreux dans la presse judéo-espagnole.

3.2. Situation actuelle

Les journaux et magazines judéo-espagnols, moins nombreux, publiés en Sefarad II et III sont désormais en caractères latins. Cependant, les usages diffèrent d'une tradition graphique à l'autre. On assiste, d'autre part, à un mouvement réhabilitant l'usage des caractères « rachi » pour noter le judéo-espagnol. Ces différentes graphies répondent à des besoins différents et sont destinées à des publics différents ; elles s'appuient sur des conceptions opposées de la nature linguistique du judéo-espagnol ; elles expriment des points de vue divergents sur son état actuel. Il s'y mêle des considérations économiques et politiques qui pèsent lourd dans la normalisation du judéo-espagnol.

3.2.1. Le judéo-espagnol en caractères hébreux, aujourd'hui.

La notation du judéo-espagnol en caractères hébreux s'appuie sur une longue tradition et permet de faire le lien entre Sefarad I, II et III. Elle a pour corollaire la conception du judéo-espagnol comme langue juive et manifeste le même parti-pris graphique que le yiddish, à cette exception près que ce dernier s'écrit en caractères « carrés », et n'utilise pas les caractères « rachi » (D. Gold, 1987).

Il serait abusif de dire que cette graphie, régulière et continue, ne pose aucun problème. A titre d'exemple, elle distingue graphiquement :

servir de langue quotidienne » (Y. Bentolila, 1985 : 27).

- les termes empruntés à l'hébreu et totalement intégrés au judéo-espagnol, graphiés comme les autres termes, selon leur prononciation judéo-espagnole ;

- les termes courants empruntés à l'hébreu et très déformés par l'usage, mais identifiés comme de l'hébreu, qui sont graphiés soit selon leur forme hébraïque originelle, soit selon la graphie hébraïque qu'on leur suppose ;

- enfin, d'autres emprunts à l'hébreu, considérés comme non intégrés, graphiés comme ils le sont en hébreu.

Les conventions graphiques varient d'autre part, d'un texte à l'autre, comme à l'intérieur d'un même texte : *vino* 'le vin' peut s'écrire avec *beth* + *raphé* (ב) ou *vav* (ו). Les textes marquent une hésitation entre les notations *ly* et *y* à l'initiale *lyerva* (I. Levy, 1999). Enfin, l'inadéquation du système de notation hébreu à la langue judéo-espagnole fait écho aux remarques sur l'inadéquation de l'alphabet arabe pour noter le turc : ambiguïtés des voyelles ; signes diacritiques difficilement lisibles : le *gimmel* avec *raphé* (ג) note *dj* et *tch*, par exemple ; règles orthographiques inadaptées au judéo-espagnol : impossibilité de commencer un mot par *i / e* (י) ou *u / o* (ו) sans lettre aleph (א) en appui, règle appliquée quelquefois à l'intérieur d'un mot, ce qui en complique la lecture ; *a* final de l'espagnol, noté systématiquement par un *hé* final. Ces particularités font que l'on opte, en général, pour une transcription, plutôt que pour une translittération, lorsqu'il s'agit de passer aux caractères latins.

Il est naturel que les chercheurs à l'origine du mouvement de rétablissement de la graphie hébraïque se trouvent en Israël. A l'université religieuse Bar Ilan, à Tel Aviv, Shmuel Refael et Erella Gattegno ont mis au point un cours de judéo-espagnol en caractères « rachi » (1998). Ils utilisent cependant la cursive de l'hébreu moderne au lieu du traditionnel *solitreo*. Dans les œuvres qu'il publie, ainsi qu'au dernier congrès sur la normalisation graphique du judéo-espagnol (San Millán de la Cogolla, 24-27 octobre 2000), le poète et éditeur Avner Perez s'est déclaré partisan de cette solution. Pour la publication des *koplas* de Moshe Ha-Elion, *En los kampos de la muerte* (2000), il a proposé une version en caractères « rachi » accompagnée d'une version en caractères latins, suivant l'usage graphique établi par la revue *Aki Yerushalayim* (cf. *Infra*). Ce choix, très marqué identitairement, comme revendication de la judéité du judéo-espagnol, a été violemment pris à partie par le linguiste espagnol Francisco Marcos Marín, qui l'a qualifiée d' « archéologique », dénomination particulièrement impropre, si l'on considère qu'elle était majoritaire jusque dans les années 1940, et qu'elle aurait probablement perduré si les 60 000 juifs de Salonique n'avaient pas été massacrés (cf. exemple 3). La réponse d'Avner Pérez a porté autant sur cet argument de continuité que sur l'illégitimité d'une démarche consistant, pour les Espagnols, à imposer brusquement une graphie, à une communauté de locuteurs brutalement rejetée, il y a plus de 500 ans, et ignorée depuis.

3.2.2. Le judéo-espagnol en caractères latins, deux démarches opposées

3.2.2.1. La position judéo-espagnole : une graphie phonologique

Si les solutions varient en fonction des langues d'enseignement principales des Judéo-Espagnols, ils sont majoritairement partisans d'une graphie facile à reproduire sur les claviers d'ordinateur en lettres latines, ne demandant pas de signes diacritiques ou spéciaux, et la plus proche possible de la prononciation effective du judéo-espagnol.

Ce dernier point est important, car la prononciation est ressentie par les Judéo-Espagnols comme un trait fortement identitaire, différenciant leur langue de l'espagnol. Les personnes qui écrivent en judéo-espagnol à l'heure actuelle sont animées par un important souci de transmission de la langue et de la culture aux générations suivantes. Il leur importe donc que la graphie reflète précisément une prononciation qui n'est pas toujours connue des lecteurs, et de lutter contre leur fréquent sentiment d'insécurité linguistique.

Cette graphie, dégagée de l'étymologie, permet en outre d'intégrer à la langue la masse des emprunts lexicaux aux langues de contact, et principalement au turc ; or, les emprunts aux langues de contact sont un autre marqueur identitaire fort du judéo-espagnol. Cette harmonisation permet de considérer le système linguistique comme un tout, contrairement à la graphie hébraïque qui procède à la « désintégration » des emprunts à l'hébreu (cf. *supra*) ; à la graphie espagnole qui distingue entre l'espagnol et les autres langues (cf. *infra*) ; ou à l'une des solutions, savantes, proposées par David Fintz Altabé (1999) qui consisterait à conserver à chaque item linguistique sa graphie étymologique d'origine, selon le système de graphie latine propre à chaque langue source, ou selon une translittération précise.

3.2.2.1.2. La solution « turque »

On l'a dit, depuis le milieu du XIX^e siècle, les locuteurs recouraient souvent à l'alphabet latin pour noter le judéo-espagnol. Après l'adoption par la Turquie des caractères latins, le mouvement s'est accéléré. C'est ainsi que lorsque paraît, en 1947, le journal *Şalom*, dirigé par Avram Leon et rédigé entièrement en judéo-espagnol, il est en caractères latins utilisant l'alphabet turc. Cet alphabet ne résout pas tous les problèmes graphiques⁴, mais il est facilement lisible par les lecteurs judéo-espagnols de Turquie, qui peuvent aisément, en 1987, lors du changement de formule du journal, passer des pages en turc à la page en judéo-espagnol. Le turc permet aussi de noter les phonèmes français (et turcs) [œ] et [y], présents en judéo-espagnol dans les emprunts non intégrés : *müzik, jönes, kuaför...*

semi-voyelle : y [j]

voyelles : a e i o u / ö ü

consonnes : b d f l m n p r t v
ş ç j c s z k g h

⁴ [j] est noté par *i* ou par *y* sans cohérence apparente.

<p>[ʃ tʃ ɜ dʒ s z k g x] plus les digraphes ks, gz, ny [ɲ]</p>

Pourtant cette graphie turque ne satisfait pas tout à fait les locuteurs judéo-espagnols de Turquie. Ils entendent, par exemple, que soit notée la différence entre *d* occlusif [d] et *d* fricatisé [d̪] en fin de mot ou entre deux voyelles, opposition phonologiquement non pertinente. Ainsi, dans leur *Dictionnaire français - judéo-espagnol*, qui a paru la même année que le *Manuel de judéo-espagnol* (M.C. Varol, 1998), chez le même éditeur, Klara et Elie Perahya, qui adoptent au demeurant les normes de l'Association *Vidas Largas*, ont demandé la notation du *d* fricatisé par d, souligné. Il est intéressant de noter que l'alphabet judéo-espagnol en caractères « rachi » distinguait aussi entre les deux réalisations de [d], notant [d̪] à l'aide d'un *raphé* sur le *dalet* (ד̪). La notation ici répond sans doute à un besoin identitaire de continuité, ainsi qu'au besoin, énoncé plus haut, de précision phonétique dans la notation de la langue.

Le système de notation turc est pertinent phonétiquement et, bien qu'il ait fondé sa propre norme graphique (celle de l'Association *Vidas Largas*, cf. *infra*) sur une base en partie française, Haïm-Vidal Sephiha s'est prononcé pour l'adoption de la graphie turque lors d'un congrès sur l'orthographe du *ladino* en 1999⁵.

Cependant, si le turc fournit le modèle, certains des signes qu'il utilise sont illisibles pour les non-turcophones. C'est le cas du *ş* pour noter [ʃ], du *ç* pour [tʃ] et surtout de *c*, réservé à la notation de [dʒ]. Pour cette raison, hors de Turquie, on va rechercher des moyens d'éviter ces graphèmes embarrassants.

3.2.2.1.3. La proposition de *Aki Yeruchalayim* (Israël)

En Israël où, après 1948, un nombre très important de Judéo-Espagnols a émigré, trois journaux judéo-espagnols ont été fondés (E. Romero, 1992 : 188) et écrits en caractères latins. Ils ont depuis disparu, récemment pour le dernier d'entre eux. Plus tard, en 1979, les émissions en judéo-espagnol de la radio *Kol Israel*, se sont dotées d'une revue : *Aki Yerushalayim*, fondée par Moshe Shaul. Entièrement rédigée en judéo-espagnol, elle propose aussi, à des fins d'apprentissage, un ou deux textes en caractères « rachi » ou en *solitreo*. C'est cette revue qui a systématisé l'usage d'un alphabet latin, prévu à la fois pour transcrire les textes en caractères hébreux et pour noter les sons du judéo-espagnol, de la façon la plus accessible à un large public réparti dans le monde. Le digraphe *ch* note, comme en espagnol, le son [tʃ] ; *sh*, comme en anglais note [ʃ], ce qui oblige à séparer *s* et *h* par un point pour noter la succession *s / h* = [sx] : *es.huenio*. Cette graphie n'utilise pas les accents, toniques ou grammaticaux, ce qui est gênant, et ne note pas la différence entre *i* et *y* pour noter [j], ce

⁵ Le professeur Sephiha a réaffirmé cette position, lors de la discussion sur la graphie du judéo-espagnol qui a eu lieu au cours du colloque de l'Inalco sur la normalisation graphique des langues parlées sur le territoire français.

qui entraîne certaines confusions. Pour cette raison les chercheurs israéliens, comme David Bunis, la modifient ou la complètent.

voyelles : a e i o u comme en castillan

semi-voyelles : [w] est écrit *u* et [j] *i* ou *y* selon les cas, comme en castillan.

consonnes : b d f g j k l m n p r s t v x z.

b et *v* représentent [b] et [v] (ex : *bivir*, vivre).

g représente [g] (même devant *e* et *i* : ex : *gerra*, guerre).

j représente [ʒ] comme en français (ex : *ijo*, fils).

k remplace *c* et *qu* (ex : *kinze*, quinze) du français et du castillan.

s représente toujours [s] et *z* représente toujours [z].

x représente [gz] tandis que [ks] s'écrit *ks* (ex : *existir*, *teksto*).

On a aussi les digraphes *sh*, *ch*, *dj*, *ny*.

sh = [ʃ] comme en anglais ; *ch* = [tʃ] comme en castillan (ex : *pasharo*, oiseau ; *chiko*, petit).

dj = [dʒ] comme en français (ex : *djente*, gens).

ny = [ɲ] ñ espagnol (et *gn* français) (ex : *anyo*, année).

Enfin, *h* a trois formes : *h* et *'h* (mots turcs et hébreux) ; *.h* expiré interne.

L'accent tonique n'est pas écrit, *h* muet non plus, contrairement à la norme castillane.

Cette graphie est à l'heure actuelle majoritaire : les livres publiés en Israël l'utilisent. Elle est enseignée dans un cours de langue judéo-espagnole établi par Moshe Shaul et Matilda Koen-Sarano pour l'école Amalia (Jérusalem), et utilisée dans les cours à l'université de Beer Sheva. Aux Etats-Unis elle a été adoptée par la revue *Ké haber ?*, de Miami et son directeur David Siman, et elle est proposée aux abonnés du site internet judéo-espagnol *Ladinokomunita*, originaires du monde entier.

3.2.2.1.4. La graphie française ou franco-centrée

voyelles : a e i o u comme en castillan

semi-voyelles : [j] s'écrit toujours *y* (même pour [ɲ]), mais [w] s'écrit *u* comme en castillan (ex : *anyo*, année ; *Dyo*, Dieu ; *puerta*, porte).

consonnes : b d f g h j k l m n p r s t v z.

b et *v* écrivent [b] et [v].

g représente [g], même devant *e* et *i*.

h écrit un son expiré (emprunts turcs et hébreux ; son expiré intermédiaire,

ex : *haham*, rabbin ; *eshuenyo*, rêve).

ch = [ç] et *tch* = [tʃ] (ex : *pacharo*, oiseau ; *tchiko*, petit).

j = [ʒ] et *dj* = [dʒ] (ex : *ijo*, fils ; *djente*, gens).

on ne recourt pas à *c* et *q* pour noter [k] mais à *k*.

s et *z* représentent toujours [s] et [z].

x disparaît, remplacé par *ks* et *gz* (ex : *teksto*, *egzistir*).

Haïm-Vidal Sephiha qui a été par ses travaux l'un des principaux porte-parole de la langue et de la culture judéo-espagnole après guerre, a pour ses publications, comme la revue *Vidas Largas*⁶, fait le choix d'un système de transcription des caractères hébreux, mais certains caractères ont été modifiés pour les raisons énoncées plus haut. Exprimant son rejet de la graphie anglo-centrée *sh* pour [ʃ], il a fait le choix de *ch*, comme en français, ce qui entraîne la notation de [tʃ] par le trigraphe *tch*, comme en français encore. Il suit en cela, comme le remarque David Fintz Altabé (1999), l'usage adopté par les écoles de L'Alliance israélite universelle et par le romaniste Fouché-Delbosc dans ses propres relevés. Ceci est coûteux et mal perçu par les hispanophones, particulièrement pour le lexique commun aux deux langues dont la prononciation est identique : *noche* 'nuit' en espagnol et selon la graphie de *Aki Yerushalayim*, s'écrit ici *notche*, ce qui provoque des phénomènes de rejet.

D'autre part, pour être française et issue d'une réflexion universitaire, cette graphie ne constitue pas forcément une norme pour les auteurs judéo-espagnols francophones. Comme nous l'avons souligné, Marcel Cohen n'en tient pas compte dans son ouvrage réédité en 1997 (1^e édition : 1985). Lors de la parution, à partir de 1992, de *La Lettre Sépharade*, nouvelle revue judéo-espagnole, son directeur, Jean Carasso, a dû faire le choix d'un système de notation. Il s'est porté sur celui de *Vidas Largas* par souci de recourir à un système cohérent et de ne pas multiplier les normes graphiques. Cette graphie a soulevé alors un fort mouvement de rejet, portant notamment sur le *k*, qui a cristallisé l'opposition. En effet il est mal perçu par les francophones (ainsi d'ailleurs que par les hispanophones, cf. *infra*) car il occulte la romanité de la langue (limitée à l'expérience de l'espagnol et du français) et il rapproche graphiquement le judéo-espagnol des transcriptions phonétiques des langues sans écriture jusqu'à une période récente, et du turc, ce qui est senti comme une trahison⁷. En cela, l'appartenance à l'aire francophone dramatise la question. En effet, comme on le sait, l'orthographe étymologique et dissociée aussi souvent que faire se peut de la prononciation effective, est considérée, par les francophones français tout du moins, comme un marqueur identitaire fort. Le judéo-espagnol devient par sa simple graphie une « langue d'analphabètes », pour reprendre les

⁶ Le premier numéro a paru en 1982.

⁷ A titre d'exemple une lectrice envoya une lettre de protestation efficace où tous les sons [k] du français étaient remplacés par des *k*, pour provoquer l'indignation des partisans de l'orthographe « savante ».

termes mêmes, souvent lus ou entendus. Le *k* est un graphème non latin, qui ne se trouve que dans de rares emprunts, et dont le maintien attire l'attention sur la source allogène du terme. Il est évident que ces perceptions sont à prendre en compte, au moins dans l'argumentation justifiant l'adoption d'une orthographe phonétique, car ils renvoient à l'image négative (et si fautive) que l'Alliance israélite universelle a donné dans ses écoles du judéo-espagnol comme non-langue : « jargon dégénéré », mélange de langue parlé par des gens sans instruction (Sephiha, 1979 ; Rodrigue, 1989). Cependant ces considérations n'ont pas eu d'effet sur *La Lettre Sépharade* et l'internationalisation de sa distribution ne fait qu'en confirmer les options. N'en déplaise aux francophones, les « analphabètes » se sont imposés.

3.2.2.2. La position espagnole

Elle découle directement du fait qu'elle considère le judéo-espagnol comme une variété archaïsante de l'espagnol contemporain, n'offrant pas plus de disparité avec l'espagnol central -ou standard- que les variétés de castillan parlées en Amérique latine. C'est une position de principe et une position politique à la fois. Les hispanistes entendent voir revenir à l'Espagne ce « dialecte de l'espagnol » et, incidemment, les populations qui le parlent, selon le programme du docteur Angel Pulido, suivi par les rapports de linguistes et d'experts, conseillant d'appuyer une politique économique extérieure efficace sur ces hispanophones d'Orient (P. Blin, 1992).

3.2.2.2.1. Il s'est d'abord agi, lors du premier congrès des études séfarades en Espagne (*Primer Simposio de estudios Sefardíes*) dont les *Actes* ont été publiés en 1970, de proposer une graphie qui tout en permettant de noter les particularités du judéo-espagnol serait identifiable par des hispanophones. A cet effet Jacob Hassán du CSIC⁸ a proposé la graphie suivante qui utilise de nombreux signes diacritiques :

<p> ḅ , b- , ṽ = bilabiale occlusive sonore <i>b</i> ; ĉ = prépalatale affriquée sourde <i>ç</i> ; č , ğ , ḥ , š = prépalatale fricative sourde <i>š</i> ; ḡ , ḵ , ḵ , ḣ = prépalatale affriquée sonore <i>ğ</i> ; ç , ħ = vélaire fricative sourde <i>x</i> (<i>ħ</i>) ; ć , ś , ź = alvéolaire fricative sonore <i>z</i> ; ḡ , ḵ , ḵ = prépalatale fricative sonore « rehilada » <i>ž</i> ; ḡ , ḵ = palatale nasale sonore ; ḡ , ḵ = palatale fricative centrale sonore <i>y</i> ; ö = voyelle antérieure demi-labialisée <i>æ</i> ; </p>
--

⁸ Consejo Superior de Investigaciones Científicas (équivalent espagnol du CNRS français).

š = alvéolaire affriquée sourde *š* ;
 u = voyelle antérieure fermée labialisée *ü* ;
 x = vélaire occlusive plus alvéolaire fricative, toutes deux sonores, *gz* ;
 ž = alvéolaire affriquée sonore *dz* ;

La plupart des textes publiés en Espagne à partir de cette date recourent à cette graphie peu lisible et difficile à reproduire, (cf. exemple 4) qui demande un déchiffrement coûteux. Réservée aux spécialistes, elle sert l'idée que le judéo-espagnol n'est plus ni parlé ni écrit, sauf sous forme résiduelle condamnée à disparaître de façon imminente, négligeable en tous les cas. Cette appréciation erronée semble en partie due à la confusion entre *haketiya* et *djudezmo* : le sort de la première est transféré au second, en raison de traditions d'études englobant les deux langues sous un même nom, à moins qu'elle ne soit purement idéologique.

3.2.2.2.2. Les critiques émanant du monde judéo-hispanophone portaient principalement (M. Shaul, 1979 ; 1985) sur l'impossibilité de reproduire un système aussi complexe sans police de caractères spécialisés, ce qui était une entrave à la production, à la diffusion et à la circulation de l'écrit. L'avènement des forums de discussion en judéo-espagnol sur internet (notamment le site *Ladinokomunita*) ne rend que plus nécessaire cette harmonisation et cette simplification comme nous l'avons dit plus haut.

Cette remarque réitérée lors de plusieurs rencontres a amené Iacob Hassán à proposer désormais un nouveau système graphique pour ce qu'il appelle *el ladino israelí moderno* (1999). Cette dénomination réductrice fait peu de cas de la variété de la production littéraire contemporaine hors d'Israël : Turquie, Grèce, France, Belgique, États-Unis, Canada, où de nombreux recueils de textes et œuvres diverses en judéo-espagnol, d'auteurs judéo-espagnols contemporains, ont été publiés ces dernières années. Il n'y a donc plus de judéo-espagnol, mais une survivance « *moderno* », territorialement très limitée « *israelí* », du « *ladino* », pris au sens général de judéo-espagnol, avec toutefois des connotations renvoyant à un écrit prestigieux passé.

La justification théorique de la démarche est la suivante : la graphie du judéo-espagnol est la graphie hébraïque, l'alphabet latin étant réservé, je cite : « *para que puedan meldarlo los no israelíes o los no judíos (o sin precisar, los no conocedores de la aljamía hebraica)* », c'est à dire à « *un ámbito de difusión hispánico* », pris au sens large : hispanophones premiers ou seconds et hispanistes. Les Juifs qui ne connaîtraient pas les caractères hébreux sont-ils forcément compris dans les hispanistes ? C'est ignorer les communautés judéo-hispanophones hors d'Israël, et accréditer l'idée, communément répandue chez les religieux, que seul est juif qui connaît l'alphabet hébreu. C'est sortir du judéo-espagnol (et incidemment du judaïsme), la communauté juive de Turquie qui continue de parler sa langue, naturellement, en famille, et ne connaît ni l'hébreu, ni l'espagnol. C'est donc une position fortement idéologique qui est ici présentée.

Ce système graphique hispanocentré ne tient aucun compte du système phonologique du judéo-espagnol, et, en ce qui concerne les emprunts, propose de les intégrer (ni plus ni moins) phonologiquement à l'espagnol moderne, quitte à ce que les lecteurs judéo-hispanophones se débrouillent pour en rétablir la juste prononciation : ainsi l'emprunt au turc *paşa* qui donne *pachá* en judéo-espagnol en graphie franco-centrée et *pasha* pour M. Shaul, deviendrait *pasa*, l'espagnol ne disposant plus du phonème /ʃ/. La différence entre [b] et [v] étant neutralisée en espagnol moderne où n'existe que le phonème [β], elle le serait dans la graphie proposée, alors que l'opposition entre [b] et [v] est phonologique en judéo-espagnol (I. S. Révah 1937 : 83 ; 1961 : 184). Les termes de source espagnole seraient notés comme en espagnol moderne, à l'exception de certains d'entre eux, pour lesquels la graphie médiévale pourrait être rétablie. Mais les critères de choix reposant sur une perception erronée du système phonologique du judéo-espagnol ne permettent pas d'en dégager un modèle systématique.

Ces propositions s'appuient sur un fait économique réel. Le judéo-espagnol a trouvé avec les centres culturels espagnols, les entreprises espagnoles privées, une source de financement pour l'édition. Jacob Hassán sait bien que la plupart des lecteurs de judéo-espagnol sont des hispanophones qui contribuent, par leurs achats, à faire vivre des publications que le seul marché judéo-espagnol, trop réduit, trop étroit, condamnerait.

Il n'est que de lire le texte du résumé de sa communication à San Millán, pour avoir une vision nette du projet poursuivi. Après avoir fait part des conventions proposées par lui, il conclut :

« 5. *Propuesta no ortográfica : Recomendación a quien corresponda de que la aceptación de una ortografía hispánica sea conditio sine qua non para optar a colaboración o ayuda de cualquier organismo oficial español.*

6. *Propuesta (o sugerencia) al Instituto Cervantes⁹ : Método de enseñanza del español especialmente diseñado para sefardíes. Admisión de « errores » por sustrato sefardí.* »¹⁰

Les enjeux d'une telle déclaration sont clairs. Ils ont été précisés de façon encore plus nette lors de la communication. Les Instituts Cervantés d'Istanbul et de Tel Aviv se sont en effet engagés à ouvrir des cours de judéo-espagnol pour les judéo-hispanophones. Cette orientation a été critiquée, le but assigné à ces instituts étant d'amener les Judéo-Espagnols à l'usage de l'espagnol. Leur nouveau directeur, Francisco Marcos Marín a, dans une déclaration très agressive lors du même congrès, qualifié d'archéologique la graphie en hébreu (cf. supra) et de « racial », « nacionalista », « exclusivista », « etarra », la graphie nommée par lui « israelí ». Le rapprochement blessant entre la langue basque (dont la graphie utilise les lettres *k* et *z*) et l'idéologie du mouvement terroriste ETA,

⁹ L'institut Cervantés est un organisme officiel chargé de diffuser à l'étranger la langue et la culture espagnoles.

¹⁰ Le texte a été reproduit à l'identique. En voici notre traduction : 5) proposition non orthographique : Recommandation à toute personne concernée de soumettre toute aide ou collaboration de quelque organisme officiel espagnol que ce soit à l'acceptation de l'orthographe hispanique comme condition préalable. 6) Proposition (ou suggestion) à l'Institut Cervantés : une méthode d'enseignement de l'espagnol spécialement conçue pour des Sefardis. Admission d' « erreurs » dues au substrat sefardi.

« *etarra* » ; l'assimilation du judéo-espagnol et du basque sur la seule base de leurs graphies ; les qualificatifs désobligeants pour les « Israéliens » comme pour les Basques ; le mépris pour le choix des locuteurs judéo-hispanophones du monde entier (et non les seuls Israéliens) ; la volonté de ne reconnaître le judéo-espagnol que comme un dialecte de l'espagnol, rappellent tristement les discours de Francisco Franco, lorsque le basque et le catalan étaient aussi des dialectes de l'espagnol, réservés à l'usage privé¹¹.

Marie-Christine VAROL

IUFM de Lorraine et Nancy 2

BIBLIOGRAPHIE

ALTABE, David F., (1999), « La Graffía del judeo-español – Consideraciones y Recomendación », intervention au colloque de Jérusalem sur l'orthographe du *ladino*, non publiée, 11 pp.

ALTABEV, Mary (1999), *Judeo-spanish in the Turkish Social Context : Language Death, Swan Song, Revival or New Arrival ?*, Istanbul : Gözlem.

AMSELLEM, Lina, (1990), « Vestiges de la *haketiya* » in *Actes de la Journée d'Etudes Judéo-Espagnoles*, INALCO / EHEJ, pp. 55-70.

ARTIGAS, María del Carmen, (1997), *Antología sefaradí 1492 – 1700*, Madrid : Verbum.

ASSIS Yom Tov (1999), « The language of Iberian Jewry and the Origins of Judeo-Spanish », Aelion Memorial Lecture, Eleventh British Conference on Judeo-Spanish Studies, Londres, Juin 1999. (Conférence non publiée).

BENDAYAN DE BENDELAC, Alegria,(1995), *Diccionario del judeo-español de los Sefardíes del Norte de Marruecos*, Caracas : Centro de Estudios Sefardíes.

BENOLIEL, José, (1977), *Dialecto hispano-marroquí o Hakitia*, Madrid.

BENTOLILA, Yaakov, (1985), « Le Composant hébraïque dans le judéo-espagnol marocain » in *Judeo-Romance Languages*, I. Benabu et J. Sermoneta (éds), Jérusalem : The Hebrew University & Misgav Yerushalayim.

BLIN, Pascale, (1992), « Utilisation paradoxale du judéo-espagnol comme instrument de conquête des marchés extérieurs de l'Espagne » in *YOD*, n°35, pp.45-56.

BORNES-VAROL, M.-C. & LIZOIR G.-M., (1987), « Diaspora graphique en judéo-espagnol » in *Liaisons-HESO*, n° 15, pp. 11-20.

BUNIS, David, (1974), *The Historical Development of Judezmo Orthography*, New York : Yivo Institute.

COHEN, Marcel (1997), *Lettre à Antonio Saura*, Paris : L'échoppe (1^o éd . Madrid : Almarabu, 1985).

¹¹ Citation du discours de F. Franco à Bilbao, le 19 juin 1939 : « *En el orden filológico, vuestra región, como las otras regiones españolas, conocieron el tesoro de sus caros dialectos ; en ellos encontramos las fuentes de la tradición pero los encontramos debajo de la lengua madre, de la lengua que dio unidad a Castilla (...)* ».

- DIAZ-MAS, Paloma & MOTA, Carlos (éds), (1998), *Proverbios Morales*, de Sem Tob de Carrión, Madrid : Cátedra.
- FOUCHE-DELBOSC, R. (1894), « La transcription hispano-hébraïque » in *Revue Hispanique*, n° 1, pp. 22 – 33.
- GABBAÏ-SIMANTOV, Rita (1992), *Quinientos años despues*, Athènes : sans éd.
- GATTEGNO, Erella & REFAEL, Shmuel, (1998/5758), *Kurso avanzado i superior de Djudeo-Espanyol (Ladino)*, Tel Aviv : Hotzaat Hamahon Leheker Yahadut Saloniki.
- GOLD David L. (1987), « Some Suggestions for Transcribing Judezmo in Roman Letters » in *Jewish Language Review*, n° 7, pp. 123-131.
- HA-ELION, Moshe (2000), *En los Kampos de la Muerte*, Maale Adumim : Instituto Maale Adumim.
- HARRIS, Tracy K. (1982), « Reasons for the decline of Judeo-Spanish » in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n° 37, Amsterdam : Mouton, pp. 71 à 98 .
- (1994), *Death of a Language – The History of Judeo-Spanish*, Newark : University of Delaware Press.
- HASSÁN, Iacob M., (1978) « Transcripción normalizada de textos judeoespañoles », *Anejo de Estudios Sefardíes*, 1, Madrid, pp. 147-150.
- (1987), « Sistemas gráficos del español sefardí » in *Actas del I congreso internacional de historia de la lengua española*, M. Ariza, A. Salvador, A. Viudas éd., Madrid : Arco Libros SA.
- (1999) « Propuesta hispánica de grafía latinada para el ladino israelí moderno » intervention au colloque de Jérusalem sur l'orthographe du ladino, non publiée, 16 pp.
- (2000) « Ortografía del judeoespañol », communication au II Jornadas sefardíes en La Rioja, San Millán de la Cogolla, 24-27 oct. 2000.
- KOEN-SARANO, Matilda, (1999), *Kurso de djudeo-espányol (ladino) para prinsipantes*, cours polycopié, Beer Sheva : Univ. Ben Gourion.
- LAZAR, Moshe, (1965), *La Fazienda de Ultramar – Biblia Romanceada et Itinéraire Biblique en prose castillane du XII^e siècle*, Acta Salmanticensia, Filosofía y Letras, Tome XVIII, N°2, Salamanca : Presses de l'Université.
- LEVY, Isaac, Jack, (1999), « The Challenge of working with judeo-espányol » in *Judeo-Espányol – The Evolution of a Culture*, Actes du colloque de Salonique (12-20 oct. 1997), Gatenio Raphael (éd.), Salonique : Ets Ahaim fondation, pp. 79-88.
- LEVY, Solly, (1992), *YaXasra – Escenas Xaquetiescas*, EDIJ, Montreal.
- MARCUS, S. (1962), « A-t-il existé en Espagne un dialecte judéo-espagnol ? » in *Sefarad*, n° XXII, pp. 129 – 149.
- MECHOULAN, Henry, (1992) éd., *Les Juifs d'Espagne, histoire d'une diaspora, 1492-1992*, Paris, Liana Levi.
- MINERVINI, Laura, (1999), « The Developement of a Norm in Aljamiado Graphic System in Medieval Spain » in *From Iberia to Diaspora*, Y.K. Stillman et N.A. Stillman (éds), Londres : Brill.

- PASCUAL-RECUERO, Pascual, (1988), *Ortografía del ladino – Soluciones y evolución*, Granada : Universidad de Granada.
- PERAHYA, Klara et Elie, (1998), *Dictionnaire français - judéo-espagnol*, Paris, Langues & Mondes - L'Asiathèque.
- PULIDO, Angel, (1993), *Españoles sin Patria y la raza sefardí*, Madrid, (1° éd. 1905).
- REVAH, Israel S., (1937), « Notes en marge du livre de Mrs Crews », in *Bulletin Hispanique*, n° 40, pp. 78 – 95.
- (1961), « Formation et évolution des parlars judéo-espagnols des Balkans » in *Ibérica – Revista de Filología*, n° 6, Rio de Janeiro, pp. 173 – 196.
- (1970), « Hispanisme et judaïsme des langues parlées et écrites par les Sefardim » in *Actas del primer Simposio de estudios Sefardíes*, Hassán I. M. éd., Madrid : Instituto Arias Montano, pp. 233 à 242 et Discussion pp. 444 à 453.
- RODRIGUE, Aron (1989), *De L'Instruction à l'émancipation – Les enseignants de l'Alliance israélite universelle et les Juifs d'Orient 1860-1939*, Paris : Calmann-Levy.
- ROMEUFERRE, Pilar, (1998), *Edition critique de Crónica de los Reyes otomanos*, de Moisés Almosnino, Barcelona : Tirocinio.
- SEPHIHA, Haïm Vidal, (1973), *Le ladino – Judéo-Espagnol calque – Deutéronome – Versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553)*, Paris : Centre de recherches hispaniques.
- (1979), *L'Agonie des Judéo-Espagnols*, Paris : Entente.
- (1986), *Le judéo-espagnol*, Paris : Entente.
- éd. (1987), « Rappel des normes graphiques de l'association Vidas Largas pour les textes en judéo-espagnol » in *Vidas Largas*, n° 6, p. 72.
- SHAUL Moshe, (1979), « Es ke ay menester de una nueva ortografía para el djudeo-espaniol » in *Aki Yerushalayim*, 1, pp. 3-4.
- (1985), « Grafía del ladino al uzo de Aki Yerushalayim » in *Aki Yerushalayim*, n° 7, pp. 26-27.
- VAROL, Marie-Christine, (1998), *Manuel de Judéo-espagnol – Langue et culture*, Paris : Langues & Mondes - L'Asiathèque.
- (cf. Bornes-Varol)
- WEXLER, Paul, (1977), « Ascertaining the position of Judezmo within Ibero-Romance » in *Vox Romanica*, 36, pp. 59-108.
- ZUCKER, George K., (1993), « Problems of Transcribing Sephardic Texts into the Roman Alphabet » in *New Horizons in Sephardic Studies*, Y. K. Stillman & G. K. Zucker ed., State University of New York Press, pp. 215 – 220.